

voyait se peindre tour à tour la haine assouvie, l'amour satisfait, et comme un remords furtif mais rapidement chassé par les autres sentimens dont son âme était remplie.

A ses côtés, se pressait une jeune fille tout effrayée d'un appareil si nouveau, et s'attachait aux habits déguenillés de son père, comme pour chercher près de lui une assurance qu'elle ne trouvait point dans son cœur. Cette enfant était d'une merveilleuse beauté, grande, d'une taille élégante, attachante par la douceur de ses traits, plus intéressante encore par la naïve frayeur et le dévouement qui l'avait enfermée dans la prison de son père.

Tous deux prirent place sur la sellette, et lecture étant donnée de l'acte d'accusation, le père se leva, et demanda pour toute défense à raconter les circonstances du crime qui l'amenaient devant la justice. Le président lui ayant accordé la parole, l'infortuné poussant un profond soupir dont il dévora la moitié, et jetant sur sa fille un long regard, comme pour puiser dans cette vue la force et l'éloquence, commença en ces termes :

“ Je suis né en Italie, mon nom est Pietro, ma profession celle de maître de musique.

“ Las de poursuivre dans mon pays une fortune qui me fuyait toujours, attiré par la renommée qui grossissait encore les montagnes d'or dont les Anglais couvraient nos artistes, je résolus aussi de gagner cet Eldorado supposé des musiciens, et il y a deux ans environ, je passai en Angleterre avec ma femme et ma petite Paula, alors âgée de douze ans.

“ Mais, hélas ! je reconnus bientôt, par une triste expérience, la vérité des conseils dont j'avais méprisé la sagesse : les Anglais, m'avait-on dit, applaudissent et récompensent pour eux, non pour l'art ; ils sont moins dilettanti que vaniteux, et croient prouver leur goût par leurs guinées ; sachez le bien, c'est le nom qu'ils enrichissent, et l'artiste inconnu, serait-il un Rubini ou une Malibran, meurt de faim chez eux.

“ En effet, arrivé à Londres, je crus devoir me loger convenablement, afin de ne point être éconduit, paraissant dans un besoin trop pressant, et mes économies furent englouties dans cette dépense. Je me présentai dans un grand nombre de maisons, je donnai un ou deux concerts ; je possédais sur la basse un talent fort remarquable ; ma femme chantait très bien ; Paula touchait admirablement du piano, pour son âge ; vains efforts, j'étais sans nom, je fus sans ressources.

“ Bientôt il fallut abandonner notre premier appartement et nous confiner dans un quartier si éloigné de celui où j'avais fait quelques élèves que, ne pouvant plus être exact, je les perdis bientôt, et je fus en peu de temps réduit à la misère d'autant plus affreuse que je n'osais pas l'avouer, ni avoir recours à la charité publique. Pendant trois mois, nous avons souffert d'indicibles douleurs, et bien souvent sans le secours du ciel, à la vue de mon épouse, réchauffant Paula sur son sein, cherchant elle-même dans les cendres glacées un reste de chaleur, bien souvent j'eusse été porté à attenter à ma vie. Hélas ! je devais finir misérablement !

“ Les chagrins, les souffrances, la faim ruinèrent rapidement la santé de mon épouse, et, après quelques jours d'une cruelle agonie, elle mourut dans mes bras en bénissant sa fille et demandant sa patrie.”

Ici Paula fondit en larmes, et son père, pour la consoler, l'embrassa tendrement, puis il reprit :

“ Ce dernier coup m'aurait accablé, si je n'avais eu ma fille pour consoler mes douleurs et ranimer mon courage. Cependant, après avoir vendu jusqu'au dernier de nos vêtemens, je ne savais plus quelles ressources me procurer, et foulant aux pieds la vanité et l'amour propre, je résolus de parcourir l'Angleterre, d'aller de hameau en hameau, mendier du pain pour soutenir la vie de ma chère Paula, et de donner en échange des chants d'amour et de joie, moi, que le désespoir rongait. Je quittai Londres en la maudissant, et je me dirigeai vers l'Écosse, où je comptais trouver sinon des oreilles sensibles aux accents de ma voix, du moins des cœurs touchés de mes infortunes et de ma misère.

“ Je n'eus pas d'abord à me plaindre de ma nouvelle carrière, je parvins même à ramasser une petite somme avec laquelle je pus procurer à ma chère enfant une nourriture plus saine, des vêtemens plus confortables, et, en peu de jours, je la vis sortir de l'état de langueur et de maladie dans lequel l'avaient jetée la mort de sa mère et nos cruelles privations.

“ Mes forces reparurent avec les siennes, et mon front se dérida en voyant le sourire renaître sur ses lèvres charmantes ; car ma fille ma bonne petite Paula, c'était le seul bien que le sort cruel ne m'eût pas ravi, c'était mon bonheur suprême, l'objet sur lequel j'avais

rassemblé toutes les ardeurs d'une âme de feu, tout l'amour d'un cœur si rudement froissé, et qui, dans son affection seule, trouvait un soulagement à ses maux.

“ Hélas ! celle qui remplissait toute ma vie devait un jour m'être bien funeste, et après avoir fait toute ma joie causer tous mes malheurs ; car, au moins, si la fortune m'avait cruellement éprouvé, l'infamie m'avait épargné jusqu'à présent, et moi aussi j'avais tout perdu, fors l'honneur.”

Ici Pietro s'arrêta, et pour puiser de nouvelles forces, embrassa Paula une seconde fois, puis essayant une larme roulant dans sa paupière brûlante, il continua d'une voix forte, mais profondément émue.

“ Il y a deux mois environ que mon malheur me fit rencontrer le monstre...—N'insultez pas votre victime, dit le président.—Ma victime..., murmura Pietro, et un sourire sardonique courut sur ses lèvres avec une effrayante expression.—Puis il reprit : je me contien-drai, M. le président.

“ Il y a donc environ deux mois, c'était dans une petite ville près de Manchester, je fis la rencontre d'un Italien, mon compatriote, qui dirigeait une troupe de funambules. Je l'avais connu dans ma jeunesse ; nous avions été à l'école ensemble, et le malheur nous réunissait à cinq cents lieues de notre patrie. Il m'accueillit fort bien et je me crus un moment au terme de mes douleurs, car José parlait de retourner à Naples et de m'emmener avec lui ; en attendant il m'offrait de me joindre à sa troupe comme artiste musicien ; j'acceptai. Je n'avais pas assez d'expressions pour lui témoigner ma reconnaissance, mais je découvris bientôt à quel homme j'avais affaire, et sa rapacité, sa fourberie, ses mauvaises mœurs, la vie infâme de ses compagnons ne furent bientôt plus un mystère pour moi.

“ Je vous l'ai déjà dit, Messieurs, je suis pauvre, mais honnête. Un pareil spectacle m'indigna, et je ne cherchai plus qu'un prétexte pour me séparer de ces hommes-là ; car si je pouvais sans danger vivre avec eux, j'avais une fille, ma chère Paula, ma chère Paula, blanche fleur que nulle tache n'avait encore souillée, et je ne voulais pas la laisser se corrompre à leur souffle empesté. José s'en aperçut, et son impatience lui fit hâter la déclaration d'un projet qu'il ruminait depuis longtemps. Après un repas dans lequel nous avions vidé quelques pots de bière de plus qu'à l'ordinaire, il osa me proposer, sous la forme d'une plaisanterie, de faire entrer Paula dans sa troupe comme premier sujet dansant. La réception que je fis à cette ouverture lui apprit assez qu'il n'y avait rien à espérer de moi, et il attendit en silence que le hasard lui fournit une occasion favorable de s'emparer du trésor qu'il couvait des yeux depuis si longtemps.

“ Nous étions à Manchester, il y a de cela trois semaines à peu près, j'avais fixé ce lieu pour celui de notre séparation ; le malheureux l'avait deviné, et le sort favorisa trop bien ses coupables projets. Un soir, j'étais allé faire de la musique dans un bal, et je revenais heureux des shellings dont on avait garni ma poche, quand tout à coup une voiture me renversa, et dans ma chute je perdis connaissance, bien que ma blessure ne fût point grave. Des âmes charitables me recueillirent, malgré mes instances, ne voulurent point me laisser partir avant le matin, et, cruellement généreuses, furent les causes involontaires du plus grand de mes malheurs.

“ Le lendemain, après avoir remercié mes hôtes, comme poussé par un secret pressentiment, je volai à l'auberge où nous étions logés, et ne voyant point accourir Paula, je m'informai d'elle et j'apprends... grand Dieu ! que José, parti la nuit même, l'avait enlevée malgré ses pleurs et ses cris !...”

L'auditoire, jusqu'ici silencieux, laissa échapper un cri d'horreur. Paula fondit en larmes, et Pietro, ému mais encouragé, continua :

“ Je ne chercherai pas à vous peindre ce qui se passa dans mon âme à cette nouvelle ; je sentis comme un feu dévorant courir dans tous mes membres, je restai sans voix, sans respiration, et tombai anéanti sur un siège. Revenu à moi, je pleurai à chaudes larmes.

“ Puis je prends bientôt une énergique résolution, et soutenu par mon désespoir, après m'être informé de la direction prise par les fugitifs, sans autres ressources que mes vingt shellings, sans autre appui que mon amour et ma fureur, je cours à la poursuite de Paula, résolu de la retrouver ou de périr.

“ Grâce au ciel, mes informations furent exactes ; José s'était enfilé vers le nord. Je suivis ses traces, et malgré les excursions que je faisais dans tous les villages bordant ma route, malgré que je poursuivisse à pied un homme parfaitement monté et qui avait gagné bien du chemin, j'eus le bonheur de ne pas le perdre de vue un seul jour. Je marchais avec la rapidité d'un homme poursuivi, et faisais dix ou douze lieues par jour, quand tout-à-coup, arrivé à